

L'engagement d'un historien du discours : trajet et perspectives

The Commitment of a Discourse Historian: Achievements and Prospects

Jacques Guilhaumou



Éditeur
Université de Tel-Aviv

Édition électronique

URL : <http://aad.revues.org/1599>

DOI : 10.4000/aad.1599

ISSN : 1565-8961

Référence électronique

Jacques Guilhaumou, « L'engagement d'un historien du discours : trajet et perspectives », *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 11 | 2013, mis en ligne le 25 novembre 2013, Consulté le 01 octobre 2016. URL : <http://aad.revues.org/1599> ; DOI : 10.4000/aad.1599

Ce document a été généré automatiquement le 1 octobre 2016.



Argumentation & analyse du discours est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

L'engagement d'un historien du discours : trajet et perspectives

The Commitment of a Discourse Historian: Achievements and Prospects

Jacques Guilhaumou

- 1 Qu'en est-il, sur la base d'un engagement politique et des options intellectuelles d'un chercheur historien et linguiste, du dialogue ouvert avec des analystes du discours ? Je me propose de faire part des termes de mon engagement dans la recherche scientifique depuis 1968, essentiellement à la première personne au vue de mon trajet personnel fortement marqué par ma présence à Nanterre en mai 1968, relatée dans la publication récente de mes Mémoires. J'ai pu, plus précisément, travailler récemment avec Roselyne Koren, Philippe Schepens et Georges-Elia Sarfati, en vue de l'ouvrage *Matériaux philosophiques pour l'analyse du discours* (2011). En confrontant cette interrogation plurielle sur l'engagement et ce que j'en dis sur la base de mon itinéraire personnel ressort *in fine*, me semble-t-il, une réflexion sur le style même de l'analyse du discours, sur ses normes et ses valeurs.

1. Un engagement du côté de l'analyse du discours

- 2 En tant qu'historien du discours, la question de l'engagement se présente de manière prioritaire dès mes premiers travaux de recherche au cours des années 1970. Mon implication dans l'analyse du discours s'inscrit dans le contexte d'un engagement militant affirmé : mon grand-père était un militant communiste ; pour ma part je suis membre, au cours des années 1970, de l'UEC, puis du PCF. Par ailleurs je m'implique dès le départ dans un champ de recherche, les langages de la Révolution française jusque dans leurs répercussions contemporaines, très marqué par les affrontements idéologiques, et avec une forte présence de la tradition marxiste (Albert Soboul, Michel Vovelle). C'est d'ailleurs à ce titre que le temps fort de mes activités civiques, au cours de ma carrière de chercheur au CNRS, se situe en 1989, au moment du Bicentenaire de la Révolution française, avec ma forte implication dans la mise en place des *Comités Égalité Fraternité* sur

l'ensemble du territoire français. De même, mon engagement sur le terrain philosophique concerne les matérialistes du 18^e siècle, et leurs héritiers au sein des Révolutions françaises et de leurs lecteurs philosophes allemands (Kant, Humboldt, Hegel) avec sa part majeure de traduction dans le marxisme, de Marx à Lénine (*Matérialisme et empiriocriticisme*).

- 3 Recruté au CNRS en 1982, je m'intéresse à la langue politique de la Révolution française (1989), tout particulièrement du point de vue des porte-parole (1998a). Il s'est agi de trouver les voies d'une approche conjointe entre le jugement analytique du chercheur et le jugement de l'acteur. J'ai mis alors l'accent sur le processus de constitution linguistique de la langue politique, aussi bien dans sa réalité historique - la formation du français, langue nationale, par la médiation politique des porte-parole -, que dans des actualisations contemporaines, à l'exemple de la parole des exclus (1998b). En parallèle, je fais l'apprentissage de méthodes linguistiques dites objectives - du type analyse d'énoncé, analyse des champs sémantiques, analyse énonciative, analyse lexicométrique - attenantes à l'analyse du discours au sein de divers séminaires du Centre de Recherches linguistiques de l'Université de Nanterre et du Laboratoire de Lexicologie politique de l'ENS Saint-Cloud. Dans un tel parcours de recherche, j'ai toujours maintenu une certaine forme d'engagement éthique de nature civique, et tout particulièrement au sein du groupe des analystes du discours de culture marxiste situés à la croisée de l'histoire, de la linguistique et de la psychologie, en particulier Denise Maldidier et Régine Robin (1994), mais aussi Francine Mazière et Michel Pêcheux. Je sais qu'un tel parcours, avec sa forme propre d'engagement, n'est guère envisageable aujourd'hui, où domine ce qui est d'ordre topique, fonctionnel, typologique en analyse du discours qui introduit, à mon avis, une certaine confusion dans les choix éthiques au sein de la recherche actuelle.
- 4 Mon positionnement politique explicite a fait d'emblée fortement clivage avec d'autres chercheurs en analyse du discours, soucieux avant tout de la constituer en discipline « neutre » avec sa propre topique. Dans la volonté de stabiliser l'analyse du discours au sein des disciplines constituées, j'entendais, avec d'autres chercheurs, aller contre la marginalisation de sa valeur critique initiale au sein du champ politique, voire de sa portée expérimentale, en lien avec des fonctionnements linguistiques précis.
- 5 C'est à Michel Pêcheux, et au groupe de recherche qu'il a constitué autour de lui - voir le collectif *Matérialités discursives* (1981) - que je dois d'avoir franchi un pas décisif sur la voie d'un tel engagement, en le problématisant autour du concept de formation discursive. L'analyse du discours ayant obtenu droit de cité dans le milieu universitaire, alors qu'elle s'était constituée, dans son moment fondateur, aux marges des disciplines, Pêcheux m'a honoré de sa confiance scientifique en me proposant la formation d'un atelier, avec le sociologue Bernard Conein, sur « Analyse de discours et lecture d'archive ». De culture marxiste, une telle initiative scientifique me conforte dans la nécessité de maintenir le principe matérialiste au centre de l'analyse du discours, sous la dénomination de matérialité discursive, et d'y associer le concept de formation discursive. Ce concept désigne l'individualisation concrète de configurations d'énoncés rares, dispersés, corrélés dans l'événement en liaison avec l'archive (Foucault : 1969). C'est pourquoi je reviens sans cesse vers le geste inaugural de l'analyse du discours, son inscription dans la matérialité de la langue, à charge d'explicitier les différentes figures de la matérialité, leur transvaluation¹, y compris sous une forme aléatoire, au fil de l'histoire de l'analyse du discours. Dans le trajet des historiens du discours de tradition marxiste, le concept de

formation discursive se transvalue en permanence dans le fait même de sa dimension ontologique, de son immanence.

- 6 Transvaluation au sens où des valeurs liées à un intérêt émancipatoire se transmettent à l'intérieur même du déplacement de la notion de formation discursive à travers ses diverses traductions. La mobilisation initiale des ressources matérialistes du marxisme autour de la notion de formation discursive subit alors des métamorphoses dans quelque chose qui n'en est pas la négation, par le fait même de conserver la matérialité et les potentialités émancipatoires de l'analyse du discours (v. mon article disponible en ligne, « Où va l'analyse de discours ? » 2005).
- 7 J'y précise que le moment du basculement d'une période à l'autre de l'analyse du discours s'est concrétisé lorsque Michel Pêcheux opère à Mexico en 1977 un retour à Foucault (« Remontons de Foucault à Spinoza », 1990 : 245-260) en appui sur une vision non-identitaire de l'idéologie qui n'existe désormais que sous la modalité de la division. Il en ressort une critique de l'usage « unifiant » de la notion de formation discursive, qui laisse trop de place à la tentation taxinomique, typologique. L'historien du discours met alors l'accent, dans les années 1980, sur le jeu contradictoire des formations discursives, donc sur le rapport interne, local qu'elles entretiennent avec leur extérieur spécifique, ce qui équivaut à les considérer tant du point de vue régional de leur intérêt propre que du point de vue marxiste de la lutte des classes. A ce titre, il rejoint l'historien des concepts sur le terrain de la connexion empirique entre la réalité et le discours, entre les pratiques non discursives et les faits discursifs sans avoir recours à l'homologie. Ici l'historien du discours pose la compréhension du réel à partir de ses conditions langagières de formation, sans se confondre avec lui. L'engagement du côté de l'histoire des concepts est désormais partie prenante de mes études discursives (Guilhaumou 2006).
- 8 S'inscrivant dans un engagement fondé sur des principes à la fois matérialiste et nominaliste, l'analyse du discours ainsi pratiquée se complexifie en permanence par l'apport d'une 'ontologie' discursive que je désigne alors par la formule récurrente « quelque chose existe et quelqu'un parle ». J'essaye d'en situer les effets de réel dans des espaces de transition, des conjonctures et surtout des événements discursifs dont les penseurs majeurs des années 1960-1970, surtout Foucault, Deleuze, Roland Barthes et Jean-Pierre Faye, ont pensé l'efficace dans des domaines aussi divers que la narration, le savoir, la philosophie et la littérature. Il s'agit donc d'un engagement dans l'histoire et la société, et dans sa part de combat pour l'émancipation humaine. C'est là où je me situe au plus près de la textualité même des écrits de Marx (Guilhaumou, 2011), en particulier dans ses écrits de jeunesse où sont formulés les concepts rendant compte de la traduction politique des événements de la Révolution française sur un mode universel, ce que Gramsci circonscrit sous le concept de traductibilité des langages et des cultures². L'espace du concept, du point de vue de l'analyste du discours, est en effet avant tout un espace de traductibilité réciproque : chercheur et acteur marchent de concert, si l'on peut dire, pour constituer, par exemple dans le cas de la Révolution française, ce que Marx qualifie de « langue de la politique et de la pensée intuitive » (*La Sainte Famille* 1844). Ainsi s'ouvre un espace critique qui permet de juger de telle ou telle manière de construire le savoir, donc de ne pas s'en tenir à une équivalence des savoirs « positifs ».
- 9 Cependant c'est la notion d'événement discursif - avec au centre Mai 68 et mon vécu d'un étudiant de 20 ans à Nanterre comme protagoniste de l'événement (Guilhaumou 2013) - qui fait le lien entre ces diverses formes d'engagement, en les synthétisant, au plan intellectuel, dans un engagement du côté de la matérialité de la langue, avec sa part

d'ouverture des possibles. Mes Mémoires d'étudiant en Mai 68 à Nanterre retracent les moments, dans l'événement même, de cet engagement pour une parole concrète et émancipée au plus près des acteurs, ce que j'appelle aussi « La parole des sans » (1998b).

- 10 En premier lieu, il s'agit du slogan inscrit sur un des murs de l'entrée de la fac, « Fin du métalangage », qui exprime le refus de tout métadiscours en surplomb sur le fait historique-discursif, et le recours à la réflexivité des acteurs, donc à la manière dont ils formulent leur propre interprétation de l'événement. Ce slogan est associé à celui de « Grève ». Entre ces deux inscriptions, une série de mots-valises: « beau-jeu, beau-jonc, beau-niment, beau-druche » qui marquent à la fois la beauté de la grève, ce qu'elle dégonfle, l'idéologie dominante, et une circonstance particulière, l'emprisonnement d'étudiants au camp de Beaujon une quinzaine d'heures. Ces inscriptions constituent ainsi une contestation frontale du savoir, par le refus de tout surplomb analytique, et les signes d'un jugement esthétique apte à combler le vide ainsi instauré par l'événement.
- 11 En second lieu, l'événement met en relief le temps de la communication, avec l'irruption des médias pendant la nuit des barricades, et la manipulation idéologique qui s'ensuit. De ce complot naissant des médias, en l'occurrence le récit toute la nuit des journalistes des radios périphériques installés sur place - complot relayé, amplifié, le lendemain par les photos, dans la presse, de la rue Gay-Lussac jonchée de voitures brûlées -, j'ai perçu une mise en scène apte à retourner l'opinion contre les étudiants. Ainsi, présent dans les rues environnantes une partie de la nuit, j'ai le souvenir d'avoir été pris dans une nase, aussi bien physique, avec l'encercllement des CRS, que psychologique, avec le poids inéluctable de la communication médiatique, à l'écoute des radios installées sur les balcons et au contact des journalistes dont la voiture émettrice était installée place de l'Odéon.
- 12 Enfin, l'irruption du langage dans l'événement, associée aux gestes et aux émotions des ouvriers et des étudiants unis dans la grève, rend compte de la multiplication des formes discursives d'expressivité du mouvement populaire, en particulier dans les grèves et les manifestations unitaires. De manifestation en manifestation, de spectateur de l'événement, j'en deviens un protagoniste, et je partage ainsi des valeurs qui confèrent à mon engagement politique son assise discursive et concrète.
- 13 Si l'engagement éthique du chercheur en analyse du discours consiste pour moi à délimiter, avec d'autres chercheurs, des espaces d'analyse discursive avec ses méthodes spécifiques, je continue donc à y investir des principes politique, sociohistorique et épistémologique réciproquement traduisibles, à y entretenir leur présence permanente. C'est pourquoi d'ailleurs j'ai beaucoup travaillé en équipes, dans les divers laboratoires CNRS où j'ai exercé mon activité de chercheur par le fait même d'un échange de normes et de valeurs dans la constitution des méthodes³. Dans ce travail d'équipe, mon attention s'est tout particulièrement portée sur la démarche co-constructive qui engage l'acteur, de par sa relation à l'enquêteur, dans un positionnement énonciatif qui étaye la liberté de cet acteur à prendre la parole pour s'énoncer dans le monde (v. mon étude de concert avec Béatrice Mésini et Jean-Noël Pelen sur la parole des exclus, 2004). Je suis ici proche de ce que Roselyne Koren (2011) appelle, avec Perelman, la co-construction argumentative, c'est-à-dire une co-construction de l'évaluation axiologique et de la rationalité pratique. Cependant je ne me suis pas donné les moyens d'une telle théorisation argumentative dans la mesure où la co-construction prend, dans ma démarche, une forme plus narrative, moins typifiante au titre de la mise en évidence, au sein même de la parole du dominé (de l'exclu, de la femme, de l'ouvrier), d'un mouvement subjectif vers l'autonomie, tout en conservant un appui linguistique par le fait du recours

à la description de fonctionnements précis. Reste que je ne crois pas en un engagement dit objectif dont je pense qu'il est de nature foncièrement idéologique, sous les apparences de la neutralité. Je revendique plutôt un engagement éthique sur des valeurs réciproques.

- 14 C'est à ce titre que j'ai proposé, au-delà de ma recherche en commun avec des sociologues sur la parole des exclus à l'époque contemporaine, un travail d'ensemble sur les porte-parole pendant la Révolution française. Il en est de même de mon approche à la fois quantitative et qualitative sur le plan linguistique, pratiquée dès nos premiers travaux, de la parole du peuple à la fin du 18^e siècle, à travers la figure du *Père Duchesne*, et plus tardivement de la parole ouvrière avec le cas des ouvriers lyonnais au 19^e siècle dans *L'Echo de la Fabrique*. Un tel engagement éthique relève certes, dans sa part réglée, de « méthodes positives » mises en place dans les divers moments de l'analyse du discours. Il procède donc de normes d'analyse des textes, de règles de construction des énoncés analysés, en particulier par une réflexion centrale sur la notion de corpus (Guilhaumou 2002). Cependant, il demeure un engagement sur des valeurs, en lien avec la tradition des mouvements révolutionnaires en France depuis 1789.
- 15 Par ailleurs, face à un tel engagement, l'erreur souvent commise à la lecture critique de mes travaux consiste à y voir une surévaluation d'une conscience de soi de l'acteur jugée hors du monde au détriment des catégories d'analyse du chercheur, jugées plus opératoires, plus explicatives, plus analytiques. Le débat, en histoire des concepts, autour des travaux de Reinhard Koselleck et Quentin Skinner, auquel je contribue (2006), montre que la question de l'intentionnalité est tout autre chose qu'un recours simplificateur aux formes de la conscience de soi. Adopter une posture intentionnelle revient à considérer les choses dont on peut expliquer les comportements en leur attribuant des croyances appréhendées certes dans leur signification interne en esprit, mais surtout au plus près de leur signification contextuelle, de leur externalité. Plus précisément, l'intentionnalité est l'une des principales propriétés linguistiques que possèdent certains phénomènes mentaux, et en premier lieu les pensées et les croyances, de représenter quelque chose hors d'eux-mêmes, donc de renvoyer à autre chose qu'eux-mêmes, ce que l'historien appelle le contexte (Anscombe 2002, Clément, Kaufmann 2005). Mettre l'accent sur l'intentionnalité revient ainsi à prendre en compte l'activité langagière du moi/agent dans l'histoire de façon extensive. A ce titre, l'histoire des concepts n'est ni une histoire des représentations, ni une modalité abstraite de l'étude des stratégies discursives. Elle se rapproche singulièrement de l'intérêt actuel des historiens pour la réflexivité de l'acteur/scripteur/auditeur dans la construction du soi et du monde⁴.
- 16 En fin de compte l'historien-analyste du discours, au-delà des méthodes linguistiques qu'il prend en compte, ne peut pas préjuger des opérations cognitives qui président à la délimitation des catégories propres qu'il met en œuvre. En tant qu'historien du discours, il se doit plus spécifiquement de questionner l'ontologie qu'il convient d'adopter sous telle ou telle description discursive dans une historicité donnée. Il s'agit de considérer le sujet de la langue politique sous l'angle d'une « ontologie historique de nous-mêmes » (Foucault : IV 1994 : 574). Ce qui revient à s'interroger sur la manière dont quelque chose d'existential, le tout de l'ordre social confronté à l'expression du moi, peut devenir un objet d'action pour le sujet parlant. Par sa capacité propre à rendre compte de la traductibilité des concepts entre des espaces sociaux et des cultures différents, l'analyse du discours du côté de l'histoire, telle que je la pratique, est une manière spécifique de s'engager dans une histoire des concepts propre à rendre compte de la capacité d'action (

agency) des individus à l'horizon de l'émancipation humaine. Une histoire qui se situe à distance de l'histoire positive des idées d'une part et d'une approche strictement épistémologique des savoirs d'autre part. L'engagement est donc inhérent à la recherche que je mène en histoire des concepts, ce qui en explique sa réception très contrastée au sein même du champ de l'analyse du discours en France, et parfois chez les historiens.

2. Perspectives de dialogue

- 17 J'en viens à présent au dialogue avec d'autres chercheurs qui réfléchissent sur la notion même d'engagement en analyse du discours, et d'abord sur sa portée éthique. Considérant qu'« énoncer un jugement de valeur, montrer ses évaluations en recourant à des dénominations axiologiques sont des actes de langage qui ne vont pas de soi ni pour l'énonciateur, ni pour l'analyste du discours », Roselyne Koren met l'accent sur la manière dont se déploie l'argumentation du chercheur selon une logique spécifique des valeurs (2002 : 11). Impliqué dans une prise de position discursive de nature civique et politique, comme nous l'avons vu, je partage avec elle, même si par ailleurs je pars de prémisses qui diffèrent des siennes, une certaine distance avec l'axiome « déontologique » de non-intervention du chercheur dans le jugement sur le discours. Comme elle le précise, l'étude de la subjectivité énonciative du langage, et plus largement de la performativité, est une donnée centrale de l'analyse du discours. A ce titre, il est difficile de s'en tenir à la thèse de la neutralité du chercheur, d'autant si ce dernier prend en compte, à l'instar de l'historien du discours, la production énonciative des individus dans l'histoire, du lecteur à l'acteur, y compris sous la forme d'un auditoire ou d'un collectif.
- 18 Le débat que Koren a instauré avec d'autres chercheurs en analyse du discours consiste alors, si j'ai bien compris, à marquer la nécessité d'une réflexion sur l'*ethos* du chercheur qui énonce des jugements de valeur, à la fois raisonnés et réciproques. Son approche repose d'abord sur le constat que le questionnement éthique en termes de responsabilité est peu présent chez les linguistes - ce que je peux confirmer pour les historiens -, toujours soucieux de garder leur distance avec l'idée d'autonomie du sujet d'énonciation (Koren 2006). Il convient alors d'aborder la notion de responsabilité énonciative par le biais de l'argumentation, ce qui permet de prendre sur soi l'émission d'un jugement de valeur face à certains événements, et tout particulièrement ceux qui sont couverts par les médias. Ainsi l'information-spectacle, très prisée dans le discours des journalistes, tend à jouer sur des pôles antithétiques, la condamnation des terroristes d'une part, l'esthétisation de leur violence supposée d'autre part, à distance de toute compréhension de l'événement lui-même (Koren 2006). Le chercheur participe alors, par son jugement critique, d'une éthique de la liberté qui conjugue à la fois un consensus rationnel et une prise de position subjective.
- 19 Pour ma part, je parle plutôt de sens commun, c'est-à-dire d'un mode partagé de compréhension du sujet par lui-même. Ainsi, je suis proche de la revue *Raisons pratiques* (Editions de l'EHESS), dont j'ai co-dirigé un volume avec Laurence Kaufmann (2003), qui m'a fait connaître les enjeux et les apports de la sociologie compréhensive, située au plus proche d'une phénoménologie de la connaissance sociale, de Dilthey à Simmel, de Weber à Schütz. Ces auteurs importants s'intéressent aux modes partagés de connaissance de l'action, en partant du principe que l'acteur peut et doit comprendre son action, ce qui fait écho à la manière de caractériser la formation discursive comme ce qui peut et doit

être dit. L'acteur en vient ainsi, au-delà du fait même de l'empathie, à construire la propre interprétation de son action au titre de l'esprit objectivé. Là encore, subjectivité et rationalité se conjoignent.

- 20 Alors que Roselyne Koren (2002) approfondit sa réflexion en ce domaine par une analyse précise de ce qu'il en est de la logique des valeurs sur la base de l'œuvre de Perelman, Georges-Elia Sarfati (2011), quant à lui, explore, du point de vue linguistique, la dimension cognitive du sens commun, en montrant son lien étroit avec une fonction critique en matière de monde commun. Ainsi s'introduit au premier plan de l'analyse du discours une dimension interprétative. Il s'agit de prendre en compte le travail subjectif de l'esprit, de considérer les pensées qui renvoient les acteurs aux événements du monde comme autant d'occurrences concrètes, de concepts singuliers et non typifiés, donc susceptibles d'interprétations propres. Sarfati parle de « communautés de sens » possédant leurs propres dynamiques de structuration et leurs topiques spécifiques et par là même ouvrant à des sujets cognitifs une vaste latitude expressive permettant de négocier le savoir commun, y compris entre le chercheur et l'acteur.
- 21 Peut-on également parler d'une communauté de sens entre le chercheur et l'acteur/lecteur dont il étudie les productions discursives ? Comme le note Koren, à considérer un sujet éthique, on se doit de comprendre les choix qui l'engagent dans l'action. C'est aussi vrai pour le chercheur que pour les sujets historiques qu'il étudie. L'idée que le questionnement éthique est inhérent à la démarche de l'analyste du discours m'incite à le considérer sous tous les angles possibles. Ce questionnement doit aussi beaucoup à la part d'intersubjectivité inhérente à la construction des discours, l'analyse du chercheur inclus, ce qui explique que la question du langage y occupe une place centrale.
- 22 Ce débat a également été ouvert par Philippe Schepens (2011) qui montre l'intérêt pour l'analyste du discours, sur la base des réflexions d'Habermas à Wittgenstein, d'une pragmatique universelle avec en son centre le fait de s'accorder avec autrui dans l'action même, sous la forme d'actes de langage. A ce titre, cette pragmatique délimite les conditions de validation des échanges discursifs en introduisant des normes et des règles dans la relation entre le locuteur et l'interlocuteur. L'existence d'une telle activité discursive interrelationnelle rend intenable, me semble-t-il, toute revendication par l'analyste du discours d'une position neutre, voire d'une attitude critique minimaliste. Elle l'implique directement dans l'action discursive qu'il décrit, aussi objectif soit son recours à des méthodes linguistiques dites positives.
- 23 Où se situe donc notre débat ? Roselyne Koren remarque que l'espace interdisciplinaire occupé par les questions éthiques est fort peu exploré en sciences du langage. Pour ma part, j'ai travaillé relativement tôt dans cet espace interdisciplinaire en appui sur les valeurs réciproques héritées d'une tradition politique progressiste avec son versant pragmatique, présente en histoire des concepts chez des auteurs anglais tels que John Pocock et Quentin Skinner. Qui plus est, mon intérêt plus spécifique pour la performativité du langage des acteurs de la Révolution française (1998) se traduit par un accent particulier sur le principe d'individuation qui autorise l'expression d'un jugement réciproque entre le chercheur et l'auteur/acteur. A ce titre, le chercheur est tout autant le protagoniste de l'événement que l'acteur : leurs jugements conjoints valident des valeurs qui permettent de penser à la fois ce qu'apporte l'expérimentation historique de l'événement et ses attentes, tout particulièrement en matière d'émancipation humaine.
- 24 Une question demeure, celle de l'objectivité scientifique. Le chercheur se doit-il de multiplier les apparences et les preuves de son objectivité ? Certes, le recours à des

méthodes positives, par exemple l'analyse lexicométrique/logométrique des textes, le permet. Mais il ne fait que repousser le temps de l'interprétation, même si l'analyste peut se réfugier derrière des données systématisées. En second lieu, le chercheur ne peut faire l'économie d'espaces d'échanges, de négociation, de co-construction, un tiers commun de manière plus globale. Je vois ce tiers commun cependant de manière plus historique que Roselyne Koren, plus généalogique au sens où nous considérons d'abord son invention avec l'émergence, à la fin du 18^e siècle, de la science sociale, sous les termes d'art social et de sociologie (Guilhaumou 2006). Au sein de ce tiers commun, propre à l'observation sociale, le jugement analytique du chercheur est indissociable des affirmations de l'auteur/acteur qu'il étudie sur la base des archives disponibles. L'observateur, qualifié de scientifique, ne s'en tient donc pas à une pure description : il argumente sa description sur la base de valeurs partagées avec l'observé, il informe son lecteur dans un espace d'échange, où la part critique est fondamentale.

- 25 Bref, reconnaître l'existence du tiers commun, c'est prendre en compte les conditions de production dans lesquelles est impliqué l'ensemble des acteurs de l'acte de langage propre à la production d'un savoir, chercheur inclus. On considérera donc le chercheur comme un médiateur solidaire des rapports de force au sein de la société étudiée, ce qui revient à prendre ses distances avec le chercheur revendiquant un effacement énonciatif qui tend à adopter une stratégie discursive de non-prise en considération de la vérité des dires des énonciateurs et de leurs valeurs.
- 26 Roselyne Koren, pour sa part, met d'abord l'accent sur le lecteur et son appartenance à un auditoire faisant face à l'acteur observé. Son approche tient à sa définition de l'argumentation en tant que « logique des valeurs et du préférable inscrit dans les moyens verbaux destinés à faire adhérer l'auditoire à une thèse » (Amossy et Koren 2010 : 14). Elle considère alors que le chercheur se solidarise avec cet auditoire lorsqu'il s'agit de mettre en cause toute situation de délégitimation de l'autre, dans un contexte de domination, voire de terreur. A vrai dire, si l'on prend en compte, qu'au-delà des acteurs préconstitués, essentiellement les leaders d'opinion, la plupart des acteurs sont d'abord des protagonistes d'un événement avant d'en devenir des acteurs, il apparaît que le lecteur et le protagoniste sont souvent la même personne. D'autant que tous deux disposent de la capacité propre à prendre leur distance critique vis-à-vis des acteurs préconstitués et dominants. Médiateur solidaire des enjeux éthiques de son époque, le chercheur s'implique, qu'il le veuille ou non, dans le choix des valeurs à une époque donnée : il est donc concerné par un vaste espace de compréhension du rôle d'autrui dans l'histoire.
- 27 Plus avant, Koren propose d'associer à l'approche rationaliste une dimension argumentative qui prend en compte une logique des valeurs, ce qui induit un partage des responsabilités dans le jugement sur la pertinence d'un fait discursif, ne serait-ce que par la manière d'en envisager les formes d'énonciation. Je considère, quant à moi, qu'il convient, en analyse du discours, de mettre en évidence des dispositifs de subjectivation. Face à des sujets jugés *a priori* déterminés, dépendants, la prise en compte de leur parole, par exemple dans un corpus d'entretiens d'exclus, permet de dégager « un discours sur soi » avec ses catégories interprétatives spécifiques (Guilhaumou 1998b). C'est dans la logique propre du rapport enquêteur-enquêté, chercheur-acteur qu'il s'agit de mettre en valeur une marge d'indépendance du sujet d'énonciation, voire même une conquête de l'autonomie discursive. C'est une donnée décisive par exemple en histoire des femmes, actrices de l'histoire encore peu étudiées. Enfermées par les hommes dans des

communautés (domestiques, privées, religieuses) tout au long de l'histoire de leur exclusion au sein de l'espace civique, les femmes manifestent cependant des formes d'activité discursive qui tendent à leur conférer une autonomie propre. C'est pourquoi une part de mes travaux porte sur les enjeux éthiques de l'histoire des femmes, principalement sous la forme d'une co-direction d'ouvrages collectifs publiés par le groupe « Femmes-Méditerranée » de la Maison méditerranéenne des Sciences de l'Homme (Aix-en-Provence), en particulier le plus récent (Dermejian, Guilhaumou et Lambert 2012). Le chercheur se trouve bien pris dans une relation discursive de réciprocité avec les acteur(e)s dont il montre la marge de liberté au plan discursif. Et la considération d'un tel mouvement subjectif vers l'autonomie s'appuie, dans l'analyse du discours, sur des fonctionnements linguistiques précis au sein du corpus considéré : elle n'est donc pas dénuée de rationalité linguistique, bien au contraire.

- 28 Trouvons-nous ici une complémentarité de l'analyse dite objective et de l'approche énonciative ? Certes, mais de manière si proche, que nous parlons de « raison discursive », en contestant l'existence d'une raison analytique autonome chez le chercheur, du moins dans le champ de l'analyse du discours. Quelle forme prend alors l'engagement éthique ? La part de réciprocité entre le chercheur et l'acteur se situe dans sa valeur d'acte, dans une façon propre de constituer un récit à deux voix sous une identité narrative productive d'arguments et d'enjeux éthiques. Décrire une telle identité discursive revient à considérer un mouvement discursif jusque dans un possible retournement énonciatif qui défait toute hiérarchie entre l'enquêteur et l'enquêté, dévalorise la capacité valorisée *a priori* du chercheur à catégoriser, au point de l'entraîner sur le terrain argumentatif de l'autre et de son expression d'autonomie, à l'exemple de la parole des exclus (Mesini, Pelen et Guilhaumou 2004).
- 29 Ce qui fait en fin de compte dialogue entre nous – l'historien du discours et les analystes du discours – concerne le peu de crédibilité de l'axiome de non-intervention, du moins son affirmation en tant que tel. Au moins faut-il l'argumenter, en considérant la part de validité des jugements de valeur qui lui sont externes. Remarquons que la thèse inverse, disons civique, voire militante, demande elle aussi à être étayée sur le plan des valeurs. C'est à ce titre que Koren propose de considérer l'apport de la nouvelle rhétorique à la compréhension du droit à la parole, à son argumentaire propre qui oblige le chercheur à envisager, dans les pratiques discursives qu'il analyse, un partage des catégories d'analyse sous la forme d'un rationalisme critique.

3. Un style en analyse du discours : normes et valeurs

- 30 Ma propre position se fonde davantage sur une généalogie des arguments des acteurs de l'histoire, de leur pertinence propre. Par généalogie, j'entends ce que Foucault en dit, dans son articulation avec sa méthode archéologique. Ainsi j'ai présenté récemment un travail sur « Michel Foucault et l'histoire généalogique. Trajet et perspective » où je précise les liens entre le trajet du philosophe et mon trajet d'historien en matière de généalogie discursive. Celle-ci se formule dans une « ontologie historique de nous-mêmes » (Foucault) qui prend appui sur trois points : la provenance, l'émergence et l'invention. La provenance relève du repérage discursif des marques singulières qui s'entrecroisent et font réseau là où le moi s'invente une identité narrative propre. L'émergence concerne le point de surgissement d'un tel processus d'individuation au sein d'un certain état des forces : elle nous interdit de dissoudre l'événement discursif dans

une continuité idéale, au détriment de sa part d'inédit. Enfin, à défaut d'origine fixe à la connaissance et donc de déduction analytique des connaissances de siècle en siècle, l'invention renvoie à un commencement éclaté sous la forme de lumières dispersées au milieu des forces, des instincts.

- 31 Une telle caractérisation de la généalogie historique du savoir s'investit, chez Foucault (1969), dans sa méthode archéologique, avec en son centre le concept de formation discursive. Ce concept central désigne l'individualisation de configurations d'énoncés rares, dispersés, corrélés dans l'événement. Il a une histoire en analyse du discours, dont nous avons déjà mentionné les étapes essentielles. Du côté des analystes du discours de tradition marxiste (Maldidier, Robin et Guilhaumou 1994), la notion de formation discursive se complexifie par l'apport des notions d'effet de conjoncture et d'événement discursif. Puis Michel Pêcheux (1981, 1990), se situant au plus près de l'évolution même de l'œuvre de Foucault, se focalise sur le lien de la formation discursive aux idéologies au sens marxiste (Louis Althusser). Il précise en quoi les formations idéologiques comportent une ou plusieurs formations discursives interreliées qui déterminent « ce qui peut et doit être dit ». Les travaux de son groupe de recherche ont exploré, au début des années 1980, ce qu'il en est de l'interdiscours d'une formation discursive en référence à l'interpellation idéologique du sujet. Si, pour les analystes du discours, l'accent est à mettre sur le rapport interne, local que les formations discursives entretiennent avec leur extérieur spécifique, Pêcheux, en revanche, considère la formation discursive comme hétérogène à elle-même au titre de la « délocalisation tendancielle du sujet énonciateur (monarque, porte-parole, ou représentant) » (1981 : 17), et rejoint ainsi la perspective généalogique.
- 32 L'apport de la généalogie en matière éthique reste alors à définir avec plus de précision, y compris au sein de l'œuvre de Foucault, d'autant plus qu'il envisageait, dans ses derniers textes, de circonscrire une généalogie de l'éthique. Dans l'aperçu qu'il nous a laissé en 1983 à ce sujet (1994 IV : 609-630), il précise la possibilité, à côté d'une généalogie en tant qu'« ontologie historique de nous-mêmes » dans notre rapport à la vérité, et, de manière indissociable, à un champ de pouvoir, d'une « ontologie historique de nos rapports à la morale, qui nous permet de nous constituer en tant que sujets éthiques » (618). En instaurant un rapport à soi, l'individu se constitue en sujet moral sur la base de ses propres actions. L'obligation morale est le mode d'assujettissement le plus important dans un tel rapport éthique à soi.
- 33 Dans le cas du chercheur face à son champ d'analyse, relève-t-il exclusivement d'une loi rationnelle, d'une loi scientifique ? A vrai dire, l'obligation morale en la matière fait également intervenir un jugement esthétique au sens de Kant - un auteur sur lequel Foucault revient à plusieurs reprises en 1984 à propos de son analyse des Lumières -, dans la mesure où elle renvoie à un *ethos* philosophique constituant une critique permanente de notre être historique. Ainsi, le chercheur se doit, au nom d'une telle obligation morale, de tenir un discours critique qui prenne appui sur « le mode d'être historique et la constitution de soi-même comme sujet autonome » (1994 IV : 571), d'argumenter en vue certes d'une compréhension scientifique de la réalité, mais avant tout au titre du souci de soi et des autres. Nulle dissociation donc entre le sujet moral et le sujet de connaissance, entre l'attitude éthique et le sujet scientifique.
- 34 Dans le champ de l'analyse du discours, où les rationalités techniques et topiques sont dominantes, il nous semble indispensable, dans la voie ainsi tracée, d'accorder une place importante aux valeurs et aux normes présentes dans des manières discursives de faire, d'agir, d'être. L'étude des formes énonciatives et argumentatives par lesquelles l'acteur

de la langue (politique) s'engage dans le monde s'avère donc à la base même de la position critique de l'analyste du discours. Il conviendrait, pour avancer encore dans ce débat, de poser la question du style de l'analyste du discours, de son expérience propre, en lien avec sa conduite dans le monde, son engagement. Son expérience vécue, que ce soit dans l'activité militante ou dans des enquêtes au contact du monde social et politique, mérite d'être formulée en tant que telle, et donc de faire partie de son discours scientifique. A défaut d'une telle formulation, la neutralité revendiquée de tel ou tel analyste du discours risque fort de dissimuler un engagement idéologique. Mieux vaut, me semble-t-il, souligner à quel point l'expérience de l'analyse du discours est redevable à l'autre, donc à un tiers commun sur la base d'un style co-constructif argumenté par un souci éthique.

- 35 Roselyne Koren, quant à elle, considère que l'analyse argumentative est une branche de l'analyse du discours, à partir de la théorie de l'argumentation de Perelman. Une telle analyse argumentative concerne à la fois la position de l'acteur/orateur, le contexte dans lequel il prend la parole, son rapport à l'autre, une certaine distribution des rôles entre l'orateur et le récepteur, les croyances partagés ou non entre eux, etc., toutes choses dont il me semble impossible que le chercheur se mette à l'écart au nom de l'objectivité. Si l'on ne prend pas en compte de telles données discursives, l'analyste soi-disant neutre, sous l'apparence d'une critique de ce qui est idéologique, prend le risque de rendre invisible sa conformité à une idéologie. Ainsi Georges Vignaux (1976) situe l'étude des opérations discursives selon un processus de schématisation qui met en relation le sujet du discours, le contexte et la présence de l'autre. Il prend appui sur un concept philosophique d'origine kantienne, celui de schématisation, repensé également par d'autres linguistes dans une perspective historique (Formigari 1993). De ce point de vue, le potentiel explicatif de l'analyse du discours relève de ce qui, dans la pratique linguistique, permet de schématiser, c'est-à-dire de conférer du sens à nos intuitions, de construire, à partir d'indices linguistiques, des représentations discursives continuellement modifiées par les stratégies de discours. A ce titre, le chercheur en analyse du discours est directement impliqué dans les jugements issus d'un tel processus de schématisation, certes sous une modalité de l'universel qui prend la forme d'un tout éthique.
- 36 Considérons donc que le principe éthique constitue un tout marqué fondamentalement par l'engagement à l'égard de l'autre, par la réciprocité discursive. Quels en sont les éléments constitutifs en termes d'engagement ? En premier lieu, le principe de la transmutation des valeurs au nom du multiple, du devenir, principe qui induit des possibilités de création des valeurs dans les domaines de la logique, de la politique et de l'esthétique. En second lieu, un principe politique que je définis, en référence à Rousseau comme un principe dynamique, la force propre à constituer la relation entre l'individu et le tout selon l'énoncé nominaliste « chaque individu contractant, pour ainsi dire, avec lui-même » (*Du contrat social* I, 7). A l'encontre de tout principe de répétition historique, la qualité d'homme libre s'exprime dans une puissance d'action attestée dans l'histoire. En troisième lieu, un principe de transgression au titre d'une origine sans positivité, sans mouvement dialectique *a priori* qui confère toute sa puissance au langage, en instaurant sans cesse de nouveaux partages de la langue liés à sa propre indétermination.
- 37 Ainsi le principe éthique saisi comme tout oblige, me semble-t-il, l'analyste du discours à penser son interdépendance avec les acteurs de l'histoire dont il fait son objet d'étude, aussi bien dans le temps de l'histoire que dans l'actuel. Son engagement politique n'est pas hors de l'espace scientifique. Pour reprendre ce que je peux partager avec Koren, on peut considérer cet engagement comme « le prix du droit à une parole autonome,

entendu comme droit à l'énonciation de l'opinion subjective », à distance de tout recours à « une rhétorique des effets d'objectivité » qui relève d'une « politique d'effacement énonciatif et de masquage » (2011 : 188).

BIBLIOGRAPHIE

- Amossy, Ruth, & Roselyne Koren. 2010. « Argumentation et discours politique », *Mots* 94, 13-22
- Ansombe, Elizabeth. 2002. *L'intention* (Paris : Gallimard)
- Clément, Fabrice & Laurence Kaufmann. 2005. *Le monde selon John Searle* (Paris : Editions du Cerf)
- Dermenjian, Geneviève, Jacques Guilhaumou & Karine Lambert (éds). 2012. *Le rôle des femmes dans la Cité* (Aix-en-Provence : Presses Universitaires de Provence)
- Formigari, Lia. 1993. *Signs, Science and Politics. Philosophies of language in Europe, 1700-1830* (Amsterdam : Benjamins)
- Foucault, Michel. 1969. *L'archéologie du savoir* (Paris : Gallimard)
- Foucault, Michel. 1994. *Dits et Ecrits*. Vol. 4 (Paris : Gallimard)
- Gramsci, Antonio. 1978. *Cahiers de prison*. Vol. 2 (Paris : Gallimard)
- Guilhaumou, Jacques. 1989. *La langue politique et la Révolution française. De l'événement à la raison linguistique* (Paris : Klincksieck)
- Guilhaumou, Jacques. 1998a. *L'avènement des porte-parole de la République (1789-1792). Essai de synthèse sur les langages de la Révolution française* (Lille : Presses Universitaires du Septentrion)
- Guilhaumou, Jacques. 1998b. *La parole des sans. Les mouvements actuels à l'épreuve de la Révolution française* (Paris : ENS Editions)
- Guilhaumou, Jacques. 2002. « Le corpus en analyse de discours. Perspective historique », *Corpus* 1 [En ligne : <http://corpus.revues.org/8?amp%3Bid=8>]
- Guilhaumou, Jacques. 2005. « Où va l'analyse de discours ? Autour de la notion de formation discursive », *Marges linguistiques* 9, 95-113 [en ligne : http://www.revue-texto.net/Parutions/Marges/00_ml092005.pdf]
- Guilhaumou, Jacques. 2006. *Discours et événement. L'histoire langagière des concepts* (Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté)
- Guilhaumou, Jacques. 2006. « Sieyès et le non-dit de la sociologie : du mot à la chose », *Revue d'histoire des sciences humaines, Naissance de la science sociale (1750-1850)* 15, 117-134
- Guilhaumou, Jacques. 2011. « Marx et la langue jacobine. Un espace de traductibilité politique », Jacques Guilhaumou & Philippe Schepens (éds), *Matériaux philosophiques pour l'analyse du discours* (Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté), 51-82
- Guilhaumou, Jacques. 2013. *Cartographier la nostalgie. L'utopie concrète de mai 68*, ill. de Thomas Sthelin (Besançon : Presses Universitaires de Franche Comté)

- Guilhaumou, Jacques, Denise Maldidier & Régine Robin. 1994. *Discours et archive. Expérimentations en analyse du discours* (Liège : Mardaga)
- Guilhaumou, Jacques & Philippe Schepens (éds). 2011. *Matériaux philosophiques pour l'analyse du discours* (Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté)
- Ifversen, Jan. 2008. « Jacques Guilhaumou and the French School », *Redescriptions. Yearbook of Political Thought, Conceptual History and Feminist Theory* 12, 244-261
- Kaufmann, Laurence & Jacques Guilhaumou. 2003. *L'invention de la société. Nominalisme politique et science sociale au XVIIIème siècle, Raisons pratiques*, 14 (Paris : Editions de l'EHESS)
- Koren, Roselyne. 2002. « Introduction », Roselyne Koren & Ruth Amossy (éds). *Après Perelman : Quelles politiques pour les nouvelles rhétoriques ? L'argumentation dans les sciences du langage* (Paris : L'Harmattan), 9-22
- Koren, Roselyne, 2006. « La responsabilité des Uns dans le regard des Autres : l'effacement énonciatif au prisme de la prise de position énonciative » *Semen* 22, 93-108
- Koren, Roselyne. 2008. « Pour une éthique du discours : prise de position et rationalité axiologique », *Argumentation et Analyse du Discours* 1 [En ligne : <http://aad.revues.org/263?lang=en>]
- Koren, Roselyne. 2011. « La logique des valeurs selon Perelman et sa contribution aux analyses du discours », Jacques Guilhaumou & Philippe Schepens (éds), *Matériaux philosophiques pour l'analyse du discours* (Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté), 175-200
- Koren, Roselyne & Ruth Amossy (éds). 2002. *Après Perelman : Quelles politiques pour les nouvelles rhétoriques ? L'argumentation dans les sciences du langage* (Paris : L'Harmattan)
- Luciani, Isabelle & Valérie Piétri (éds). 2012. *Ecriture, récit, trouble(s) de soi. Perspectives historiques (France, XVIème-XXème siècles)* (Aix-en-Provence : Presses Universitaires de Provence)
- Mesini, Béatrice, Jean-Noël Pelen & Jacques Guilhaumou. 2004. *Résistances à l'exclusion. Récits de soi et du monde* (Aix-en-Provence : Presses Universitaires de Provence)
- Pêcheux, Michel, Bernard Conein, Jean-François Courtine, Françoise Gadet & Jean Marie Marandin (éds). 1981. *Matérialités discursives* (Lille : Presses Universitaires de Lille)
- Pêcheux, Michel. 1990. *L'inquiétude du discours*, textes choisis et rassemblés par Denise Maldidier (Paris : Editions des Cendres)
- Sarfati, Georges-Elia. 2012. « Analyse du discours et sens commun : institution de sens, communautés de sens, doxa, idéologie », Jacques Guilhaumou & Philippe Schepens (éds), *Matériaux philosophiques pour l'analyse du discours* (Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté), 139-174
- Schepens, Philippe. 2011. « Viser le mot ou viser le sens. Deux orientations dans l'appréhension de l'activité discursive », Jacques Guilhaumou & Philippe Schepens (éds), *Matériaux philosophiques pour l'analyse de discours* (Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté), 83-112
- Vignaux, Georges. 1976. *L'argumentation* (Genève : Droz)

NOTES

1. Adapté du terme « *Umwertung der Werte* » (Nietzsche), reformulé dans un sens matérialiste-critique.

2. Gramsci, dans son *Cahier de prison* N°11 (1978), prend appui sur l'observation de Marx selon laquelle le langage politique français équivaut au langage de la philosophie allemande. Ce critère épistémologique de nature marxiste est au centre de notre démarche.

3. Mon premier laboratoire de rattachement a été le Laboratoire de lexicologie politique de l'ENS-Saint Cloud, sous la direction de Maurice Tournier, puis j'ai travaillé au sein de l'UMR « Telemme » de l'Université de Provence sous la direction de Gérard Chastagnaret. Par la suite, j'ai été rattaché au Laboratoire d'histoire des théories linguistiques de l'ENS-Lyon sous la direction de Sylvain Auroux, puis à l'UMR « Triangle » sous la direction de Jean-Claude Zancarini. J'ai travaillé ainsi de concert avec des linguistes, des informaticiens, des historiens, des sociologues et des politologues, en y ajoutant mes contacts avec mes collègues philosophes et littéraires au sein des revues où je suis membre du comité de rédaction.

4. Ainsi est-il des travaux récents sur l'écriture personnelle dans une perspective historique (Luciani, Piétri 2012).

RÉSUMÉS

En tant qu'analyste du discours, la question de l'engagement est au centre de ma démarche. De culture marxiste, mon engagement politique, revivifié par l'événement (voir mes *Mémoires* d'étudiant à Nanterre en mai 68) s'associe d'emblée à un engagement dans la recherche, souligné par mon parcours professionnel au CNRS. L'objectif du présent article est de circonscrire les articulations majeures entre les modalités civiques et scientifiques de mes recherches, mon engagement politique et mes options intellectuelles, à l'horizon d'un débat éthique. C'est pourquoi, au-delà de l'engagement formulé ici à la première personne, j'ai voulu ouvrir un dialogue « collectif » avec les chercheurs qui s'interrogent sur l'existence d'une éthique du discours, et examiner la manière dont se déploie l'argumentation du chercheur.

As an analyst of discourse, the question of commitment is central to my approach. Coming from a Marxist background, my political commitment, revived by events (see my student *Mémoires* on May 68 at Nanterre University) links from the outset with a commitment in research, highlighted by my work at CNRS. The purpose of this article is to identify the main links between the civic dimension of my research, my intellectual investigation and my political engagement, against the horizon of an ethical debate. That is why, beyond the commitment made in the first person, I want to open a dialogue with scholars who question the existence of a discourse ethics, and investigate the scholar's argumentation.

INDEX

Mots-clés : analyse du discours, engagement, éthique, mémoires

Keywords : commitment, discourse analysis, ethics, memoirs

AUTEUR

JACQUES GUILHAUMOU

CNRS/UMR « Triangle », ENS-Lyon